

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA LANTERNE

VOL. I. MONTRÉAL, 1ER ET 8 OCTOBRE 1868. Nos. 3-4.

On me dit : " Quelle rage vous pousse à fronder tous les vices, à chercher partout des ennemis, à vous attirer des haines sans trêve? Le monde est méchant, sot et vil : qu'y pouvez-vous? voilà quatre mille ans qu'on le lui dit; on le lui dira encore dix mille ans de plus, et il restera le même. Pourquoi ne pas jouir de la vie, en cueillir les quelques fleurs perdues ça et là, au lieu d'en exprimer le poison goutte à goutte et vous nourrir de fiel? Pourquoi ne pas chercher le bonheur qui est la paix, au lieu de provoquer l'orage?"

Je réponds que je ne puis être satisfait, ni tranquille, tant que je verrai autour de moi les méchants, les sots et les lâches triompher. Qu'ils soient sots pour eux seuls, je ne ferai que les plaindre; qu'ils soient vils sans s'en prévaloir, ma pensée ne s'abaissera jamais jusqu'à eux. Mais qu'ils soient méchants et hypocrites, qu'ils se targuent de leurs vices et veuillent se rendre solidaire tout un peuple, je ne cesserai d'agiter mon fouet qu'ils n'aient cessé d'étaler leur infamie.

Devant tous ces hommes vendus cent fois, incapables d'une volonté, tremblant sous une parole, courbés sous un signe, et qui ont le cynisme de parler de religion, d'honneur national, de patrie, de devoirs, je me lève et je leur ris au nez, parce que toute colère serait impuissante, tout mépris puéril, quand même on le prodiguerait.

Le mot d'ordre n'a pas été bien donné. Il y a des journaux qui ont parlé de la *Lanterne*. Commencerait-on à se fatiguer de l'éternelle consigne? et se trouverait-il des rédacteurs assez indépendans pour chanter pouille à qui bon leur semble?

Il est vrai que les premiers essais d'indépendance des feuilles selon le cœur de l'autorité ont donné lieu à des équivoques superlativement comiques, comme lorsque le *Canada*, s'imaginant parler de la *Lanterne*, dit " qu'elle ne contient pas un mot fin, mais pas un seul, pas un trait gai duquel on puisse dire : "Tiens, voilà du neuf! pas une plaisanterie un peu allègre, un

peu pimpante, un peu choisie, qui fasse penser,”—oublie que c'est son propre portrait qu'il trace, avec une vérité qui prouve combien longtemps il a médité sur lui-même.

* *

Mais voici qui est plus grave. Le *Canada* ajoute que la *Lanterne* “ ne contient rien, rien, si ce n'est quelque impiété, quelques irrévérences envers le clergé, que le *Pays* avait omis jusqu'à présent d'étaler dans ses vitrines.”

Il est temps de s'entendre sur la signification de ces mots *impiété irrévérence envers le clergé*. Rédigez-vous la *Lanterne*? vous êtes impie. Rédigez-vous le *Nouveau-Monde*? vous insultez les prêtres, vous travaillez à la ruine de la bonne presse, à la division des consciences. (*Minerve*.)

A force de chercher le secret de cette confusion, j'ai fini par découvrir qu'elle avait été imaginée exprès pour faire croire que la *Lanterne* est inspirée directement par l'évêché de Montréal.

Je déclare que c'est là une insigne fausseté, qu'ayant appelé mon journal *La Lanterne*, je ne l'ai pas appelé l'*Eteignoir*, et que la dite *Lanterne* n'est inspirée que par les sottises et les ridicules de la presse dévote qui en a assez pour s'occuper longtemps avec toutes les variétés désirables.

* *

Le *Courrier du Canada* félicite l'*Ordre* de l'*acte de courage*! qu'il a fait en renonçant à son titre de libéral. C'est le coup de grâce de ce pauvre écrasé. Il devait s'attendre pourtant à ce que ceux qui lui ont arraché cette lâche complaisance se moquassent de lui.

Et le *Pionnier de Sherbrooke*, prenant cela au sérieux, s'écrie avec transport: “ Tout cela indique que le parti libéral progresse, hein ! ”

Mais sans doute. Le premier pas à faire pour avancer est de se débarrasser des obstacles. Or, des libéraux de la trempe de l'*Ordre* sont des calamités—*nuisances*, comme disent les anglais,

Je veux prévenir les vrais libéraux du danger qu'il y a à recevoir dans leurs rangs élargis des recrues suspectes et de perfides auxiliaires. Jamais position ne sera conquise, jamais victoire ne sera remportée par eux, si, pour chaque pas qu'ils font en avant, ils ont parmi eux des alliés qui leur en font faire immédiatement trois en arrière.

* *

Je ne connais qu'un homme dans le Bas-Canada qui ait trouvé moyen d'être un journaliste des bons principes, et de dire la vérité une fois.—C'est M. Cauchon. Il a été trente ans dans la presse militante avant de pouvoir accoucher de cette vérité. Mais tenons-lui compte de cet acte de courage tardif, qui va l'exposer, lui aussi, au reproche d'irrégion.

Voici ce qu'il disait, ces jours-ci, dans son *Journal de Québec* :

“ Dans notre pays, on tolère longtemps les abus, on en souffre pendant des années avant de songer à les faire disparaître. On se borne d'abord à déplorer le mal, à souhaiter de le voir coupé dans la racine, et ce n'est qu'au jour où le danger devient imminent que, secouant leur apathie, les citoyens cherchent les moyens de le conjurer.”

Pour dire cela, il faut être décidé à braver toutes les foudres. Car, on n'ignore pas que chaque fois qu'il s'est agi de faire le tableau de notre état social, notre digne clergé a cherché avant tout à nous bien convaincre que nous sommes le peuple le plus heureux de la terre.

La raison, je l'ignore.

Est-ce parce que nous payons bien la dîme ?

Est-ce parce que nous expédions à Rome des zouaves pontificaux qui y meurent dépuisement et de fièvre.

Est-ce parce que la paix des ménages est troublée par les excommunications qui menacent les lecteurs du *Pays* ?

Est-ce parce que notre population travailleuse, décimée par la misère, émigre avec douleur aux Etats-Unis ?

Est-ce parce que des milliers d'émigrants européens passent à notre nez tous les ans, pressés de se rendre chez nos voisins ?

Est-ce parce que? mais je m'arrête. Nous avons en vérité trop de sujets d'être heureux et je crains, en les énumérant, d'inspirer l'orgueil de la prospérité qui est toujours funeste même aux grands peuples.

* *

Une ombre vient se mêler à nos joies. Le nouveau gouverneur-général, Sir John Young, au lieu d'être un duc ou comte, est tout simplement un Sir.

Voici comment le *Journal de Québec* exhale son amertume :

“ On trouvera peut-être un inconvénient dans le fait de parfaite égalité sociale entre le gouverneur-général et ses ministres. Sir John Young est un baronet, M. Cartier est un baronet : Sir John Young est chevalier commandeur du Bain, Sir John A. Macdonald est chevalier commandeur du Bain. Anciennement, nous avions pour gouverneurs, dans les colonies, des comtes, des ducs et jusqu'à des princes du sang royal ; c'était lorsque notre population se comptait par milliers. Aujourd'hui que nous sommes un peuple de quatre millions, et presque une

nation, la mère-patrie est à notre égard d'une décourageante parcimonie. Ce n'est pas le moyen, dans tous les cas, de propager les idées monarchiques parmi nous."

Vraiment, ce n'est pas la peine d'expédier un gouverneur d'Angleterre s'il n'est que l'égal, socialement, de M. Cartier. Mais je ne m'arrête pas à ces considérations.

Je ferai remarquer seulement que les États-Unis, qui sont une nation de plus de quatre millions d'hommes, ont un président qui est un ancien tailleur, qu'il a suffi d'un mot de cet ancien tailleur pour faire s'incliner devant lui le puissant empereur de la France, que le président qui l'a précédé était un ancien bûcheron, et que ses ministres étaient ses égaux à tous les points de vue.

Comment veut-on que l'Angleterre ne se contente pas de nous envoyer un *Sir*, quand elle voit les États-Unis se contenter d'un bûcheron ?

Bah ! on est toujours assez noble pour recevoir 10,000 louis de salaire.

Quant aux institutions monarchiques, il est malheureux que nous n'en prenions pas le goût à mesure que les autres peuples le perdent.

Mais si nous sommes condamnés à rester derrière tout le monde, au moins ne tirons pas trop sur la queue pour ne pas l'arracher. Nous resterions tout seuls.

Je viens de voir le prospectus d'un nouveau journal qui s'appelle l'*Ave Maria*, et qui est fondé dans les intérêts de la *Ste. Vierge*.

Allons, bon. Voilà que la *Ste. Vierge* a besoin d'un organe. La polémique va devenir de plus en plus difficile ; mais heureusement que la *Minerve*, qui est une déesse, nous mettra à l'aise avant quinze jours en déclarant que l'*Ave Maria* n'est qu'un *insulteur* gagé de la mère du Christ et un *diviseur de consciences*.

On ne dit pas si l'évêque de Montréal a autorisé la *Ste. Vierge* à avoir un parti dans le Bas-Canada, mais on dit qu'une messe en *requiem* et un certain nombre de communions sont offertes tous les samedis à ceux qui paieront vingt dollars.

Malgré la perspective attrayante que cette messe en *requiem* fera luire aux yeux des actionnaires, beaucoup se diront qu'il n'est pas nécessaire de précipiter les choses, qu'il est toujours temps de se faire chanter des *requiems* quand on est mort, et que d'assister à son *libera* tous les samedis, même en payant pour,

ne constitue pas un des plaisirs les plus recherchés de notre époque si féconde en divertissements.

D'autres prétendent qu'il faut avant tout être rond en affaires, que le chiffre de vingt dollars étant précisé, il faut que que celui des communions le soit; qu'en outre, comme il est difficile de constater le nombre de ceux qui communient le samedi dans toute la Catholicité, la comptabilité du nouveau journal deviendra incontrôlable; . . . à moins que la Ste. Vierge ne fasse tous les samedis un miracle pour son organe et n'envoie des colombes annoncer le nombre exact des communions reçues, . . . alors ce sera la chose la plus facile au monde.

J'ai toujours remarqué que les rois ont une heure, invariablement la même, pour abdiquer, c'est lorsqu'ils ont perdu leur trône.

Mais comme le droit divin est inaliénable, ils ont soin d'ajouter qu'ils abdiquent en faveur de leurs enfants.

Ainsi, Napoléon battu à Waterloo, abdiquait en faveur de son fils. Aujourd'hui, c'est la reine d'Espagne qui, incapable de rentrer dans sa capitale, et par conséquent de reprendre son sceptre, veut le passer au prince des Asturies.

Tant qu'il reste aux rois la plus petite chance, au lieu d'abdiquer, ils fusillent.

Ainsi, toute phase d'abdication peut être indiquée par ce thermomètre infallible :

1er jour.—Les troupes royales sont engagées avec les rebelles; victoire indécise.—Cinq mille hommes seront passés par les armes dans les 24 heures.

2e jour.—Les troupes royales perdent du terrain, mais soutiennent bien la retraite.—Trois cents hommes seront fusillés avant la nuit.

3e jour.—Les troupes royales sont en pleine déroute.—Amnistie partielle pour les rebelles les plus compromis.

4e jour.—Les insurgés sont maîtres de la capitale.—Amnistie complète.

5e jour.—Le roi est en fuite.—Abdication.

Il y a encore un autre moyen quand on n'abdique pas, c'est de monter à l'échafaud. Mais les rois qui sont tous en faveur de la peine de mort, n'aiment pas à prêcher d'exemple.

Le *Courrier du Canada* a bien voulu dire que je n'étais qu'un imbécile; me voilà désarmé maintenant! Il est plus fin qu'on ne le pense, le *Courrier*; en effet, je ne voudrai jamais qu'on m'accuse de faire la guerre à mes semblables.

Je lis sous l'en-tête *Livres nouveaux*, dans une annonce du *Nouveau-Monde* :

“ Etudes philosophiques sur le christianisme, par Auguste Nicolas ; ” ces études datent d'au moins trente ans.

“ L'art de croire, ” qui n'est pas nouveau, et surtout qui n'est pas un art . . . ”

Mais puisqu'il existe des titres de ce genre, c'est que les trois-quarts des choses qu'on veut faire gober aux hommes aujourd'hui exigent des esprits façonnés tout exprès pour les admettre.

De telle sorte que l'art de croire n'est que le résultat de l'art de faire croire.

Les personnes désireuses de se perfectionner dans cet art peuvent prendre des leçons tous les jours dans les bureaux de la *Minerve* et du *Nouveau-Monde*; moyennant six dollars par an, ce qui n'est pas cher quand on songe à la quantité d'absurdités qu'elles y apprendront à croire.

La raison de ce bas prix vient de ce que le fonds de la crédulité humaine est si prodigieusement grand, que les dites écoles sont toujours sûres de se rattrapper du bon marché par le nombre des élèves.

“ Pharmacie spirituelle de poche, à l'usage des confesseurs. ”

Oh, là ! D'abord, je n'ai pas compris ; — il faudra que je prenne des leçons de croire — ensuite, je me suis dit que, puisqu'on fait commerce de tout maintenant, je ne tarderais pas à trouver dans une colonne du *Nouveau-Monde* cette nouvelle annonce :

“ Parfumerie religieuse : —

“ Odeur de sainteté pour le mouchoir.

“ Odeur de vertu pour la toilette des dames.

“ Essence de purification extraite des os de St. Pacifique, à l'usage des pénitents qui sentent l'ail.

“ Essence de componction pour les gencives.

“ Eau de repentir distillée pour les yeux, combinée avec l'élixir de contrition pour les cœurs endurcis, etc., etc., etc.

“ A prendre, “ Une cuillerée à soupe après avoir péché, ou “ un verre à vin avant de se rendre à confesse. ”

“ En vente dans le soubassement de l'église des Jésuites, à côté du compartiment réservé aux représentations théâtrales. ”

Je lis qu'une adresse débutant par ces mots a été présentée à l'évêque de St. Hyacinthe :

“ A Sa Grandeur Monseigneur l'Illustrissime et Révérendissime Charles Laroque, évêque de St. Hyacinthe.”

Il me semble que lorsqu'on s'est déjà fait appeler Sa Grandeur Monseigneur, l'illustrissime et le révérendissime sont du superflu. Mais la religion des temps modernes, qui se traduit par ces expressions, n'en saurait trop avoir.

Il y a entre autres un *sissime* qu'on a sans doute oublié, et qui aurait trouvé là sa place admirablement, c'est l'*infaillibilissime*.

Depuis sa discussion avec le député d'Iberville, M. Dufresne, il n'est personne qui puisse contester ce titre à l'évêque Laroque qui disait :

“ Nous, le clergé, nous décidons de tout ; vous, laïques, vous êtes coupables si vous discutez quoi que ce soit ; un bon catholique doit être soumis à l'église et l'écouter, sous peine d'être regardé comme un païen et un publicain.”

Ainsi, je soutiens, moi, que le club St. Jean Baptiste n'est pas une société secrète, et je le prouve. Vous, évêque, vous dites “ c'est une société secrète.”

Pardon, Monseigneur, excusez-moi, c'est une société secrète, puisque vous le dites. De cette façon, du moins, on ne m'appellera pas un publicain.

Le *Nouveau-Monde* trouve le *Pays* maladroît, parce qu'il a annoncé six heures à l'avance la condamnation de Whelan.

Nous faisons des miracles, cher confrère, nous faisons des miracles. Ça doit vous aller. Chacun son tour, que diable !

J'ai fini par découvrir la signification du mot impie. Le *Nouveau-Monde* s'offre pour deux sous, et personne ne l'achète ; la *Lanterne* se vend six sous, et tout le monde la demande.— Donc, je suis impie.

Je ne vous demande qu'une chose, messieurs : c'est bien le moins, puisque vous êtes infallibles, que vous soyez conséquents, que vous ne disiez pas un jour une chose et le lendemain une autre.

Ainsi, lors de mon installation au *Pays*, vous m'avez accablé de compliments, mêlés de sottises injurées, il est vrai ; mais, dans mon petit amour-propre, je n'ai fait attention qu'aux compliments, comme s'ils pouvaient avoir quelque valeur.

Aujourd'hui, vous dites que la *Lanterne* est rédigée sans talent, sans esprit, sans style . . . , etc . . .

Voyez un peu la différence. Moi, je ne vous ai jamais pris

que pour des imbéciles, je vous prends encore pour tels, je vous le répète et je mourrai avec cette conviction.

Oh! vous ne m'en ferez jamais revenir. Mon opinion est basée sur des faits.

Je suis un misérable, un scélérat, c'est entendu, c'est admis de tout le monde, ça été dit vingt mille fois, je ne le conteste pas.

Mais il manquait une chose à mon déshonneur, c'est que le *N-Monde* parlât de moi.

Vous voulez sans doute, en mettant sans cesse ma personne en avant, sans discuter mon œuvre, m'entraîner dans la lutte oiseuse et triviale des personnalités.

Non, messieurs. Vous pouvez vous occuper de moi, vous avez vos raisons. Mais je ne saurais, de mon côté, m'occuper de vos piètres personnes.

Je vous combats parce que vous représentez un fait, à défaut d'une idée, parce que vous êtes l'image d'un parti, formé d'ombres, il est vrai, mais existant et saisissable.

Quant à vos individualités, je ne les aperçois même point.

Vous m'avez déclaré la guerre, je vous attendais.

Au premier coup que vous avez porté, tout le monde vous a reconnus, ce premier coup était une lâcheté.

Vous avez effrayé un honnête homme, un brave libraire qui croyait dépendre de vous, et il n'a plus osé vendre la *Lanterne*.

C'est là le coup: mais le contre-coup, le voici. Pour un dépôt qui m'est enlevé, j'en aurai dix.

Vous avez cru empêcher la vente, elle va être triplée. Constatez vous-mêmes, vous qui croyez tenir tout dans cette ville enchaînée. On vous échappe; la réaction du progrès se prépare, s'agite et monte, et vous ne la voyez pas!

Vous vous êtes dit que je serais écrasé. Beaucoup ont jeté un regard sur moi qu'ils croyaient seul devant la noire puissance.

Mais j'avais avec moi la jeunesse, cette jeunesse qui depuis dix ans est muette, enserrée, bâillonnée. J'ai remué ses entrailles et fait vibrer son cœur.

Vous croyez la tenir et elle me crie. "En avant", et ses chaudes poignées de main me disent qu'elle aspire à la liberté, si elle n'est pas encore prête à combattre pour elle.

Venez, venez avec vos obscures phalanges, dresser l'obstacle devant la *Lanterne*. Nous le culbuterons.

Vous avez avec vous les bourreaux de la pensée, nous en avons les soldats.

Nous avons des recrues partout, et vous l'ignorez. Oui, partout des recrues, parini ceux qui portent encore leurs fers, comme parmi ceux qui les ont brisés.

Vous avez beau dire que la *Lanterne* est une œuvre de protestants, de *Suisses*, comme vous les appelez. Non, ce n'est pas une œuvre de protestants.

C'est l'œuvre des hommes libres, et de tous ceux qui veulent l'être.

Vos jongleries religieuses, votre pieux charlatanisme, sablonneux édifice d'impostures, n'aveuglent plus que les vieilles femmes.

Le peuple, longtemps pâture, redevient homme. Le bandeau tombe, ou ne couvre plus que des yeux depuis longtemps affaiblis.

Il ne fallait plus qu'un drapeau. Eh bien ! je le prends en main. Pleuvez sur moi, malédictions, calomnies, infamies, injures.

Je souris voluptueusement à l'outrage, et je vous nargue troupeau !

* * *

Je lis dans la dernière *Lanterne* d'Henri Rochefort :

“ Le bureau de bienfaisance du sixième arrondissement ayant besoin d'un médecin, avait placé le premier sur la liste, le docteur Emile Allix.

“ Sur ces entrefaites, le ministre de l'Intérieur ayant appris que le jeune et savant docteur était appelé par Victor Hugo lui-même à donner ses soins à Mme. Victor Hugo dans sa dernière maladie, a écarté M. Allix pour choisir le candidat placé en seconde ligne.

“ Vous rendez-vous un compte bien exact de la satisfaction que doit éprouver un malade à qui on vient tenir ce langage.

“ Vous souffrez d'une maladie de foie qui vous emportera d'ici à un temps prochain. Nous pouvions vous envoyer un docteur qui seul parviendrait à vous sauver, mais comme il est un républicain et qu'il se permet d'aller donner ses soins aux exilés, nous allons le remplacer par un autre, entre les mains de qui vous passerez, très-probablement, mais qui a l'avantage d'être bonapartiste. J'espère que nous sommes gentils pour vous.”

C'est absolument là le langage que tient notre clergé dans les élections.

“ Voulez-vous être ruinés, dit-il, mais sauver votre âme ? voici M. X — qui est un idiot, mais qui se présente devant

vous tout exprès pour faire votre salut. Si vous élevez M. D—— il parlera contre les fortifications de Lévis, et vous serez damnés à tout jamais.”

Le premier devoir d'un homme politique, dès qu'il entre dans l'Assemblée Législative, c'est de dire le chapelet, ensuite de ne rien dire, et en dernier lieu de toucher \$600 pour le rachat des péchés de ses constituants.

Il y a des députés qui ont le double mandat. C'est pour qu'ils ouvrent les portes du ciel à double battant.

Je me suis toujours demandé pourquoi nous avions des élections en Canada. C'est la chose la plus inutile et la plus embarrassante au monde.

Tout candidat qui veut briguer les suffrages n'a qu'à se présenter chez son curé et lui annoncer sa détermination de sauver les âmes de toute la paroisse, ce qu'il peut exprimer par cette formule :

“ Je jure de voter contre toute loi qui tendrait à l'abolition de la dîme ;

“ Je jure de voter contre toute loi qui empêcherait d'hériter les corporations religieuses ;

“ Je jure de voter contre toute loi qui enlèverait au clergé une parcelle du monopole de l'éducation ;

“ Je jure de voter contre toute loi qui bannirait le fanatisme des écoles en les rendant libres, . . . etc . . . ”

Cette formule peut être variée suivant les circonstances. L'essentiel est qu'on atteigne le but, qui est la sanctification des comtés par l'enrichissement des corps religieux.

Je frémis, en songeant à la hauteur d'arrogance et d'absolutisme effréné où peut atteindre l'homme envers qui toute la presse inepte rivalise de servilité et de dégradante adulation.

La lettre suivante en fera foi. Elle est un peu ancienne ; mais cela est indifférent. Depuis, cette arrogance n'a fait que croître et embellir.

C'est l'évêque de Montréal qui écrit au docteur B——, professeur à l'école de médecine canadienne :

“ Montréal, 31 juillet 1861 : ”

“ MONSIEUR, — Je suis profondément affligé en voyant l'attitude que prend votre faculté de médecine vis-à-vis de la religion. Elle n'ignore pas sans doute que l'Institut Canadien soit en flagrante désobéissance à l'Eglise qui condamne ses principes comme irréligieux, et sa bibliothèque comme impie et immorale. Cependant votre faculté reçoit dans son sein et

même met à sa tête des membres de cette institution dont l'autorité ecclésiastique a signalé aux catholiques de ce diocèse les dangers pour leur foi et leurs mœurs. Par ce procédé que je ne puis m'expliquer, votre faculté me force de lui retirer la protection que je lui avais donnée de si bon cœur en lui donnant entrée dans nos institutions religieuses où elle n'aurait jamais, je pense, mis le pied sans mon intervention.

“ Mon intention était de ne pas m'arrêter en si beau chemin et je méditais quelque chose de mieux encore pour donner à votre institution une importance encore plus grande. Mais après cet acte de mépris de l'autorité divine dont je suis dépositaire, je me vois réduit à la pénible nécessité de rétracter ce que j'ai pu faire pour lui concilier la confiance publique.

“ Il n'y a vraiment plus moyen pour le clergé de recommander aux élèves sur lesquels il peut avoir quelque influence, de fréquenter vos cours, et dans ce cas votre faculté se trouve dans une position d'autant plus fautive, que l'Université-Laval qui offre toutes les garanties possibles pour la foi et les mœurs de ses étudiants, est à notre portée, et qu'il est facile d'y faire arriver nos jeunes gens qui se distinguent le plus par leurs talents et leur bonne conduite.

“ Je regrette beaucoup de me trouver dans la nécessité d'accomplir un devoir rigoureux, et ce serait, n'en doutez pas, un vrai bonheur pour moi si les raisons qui m'empêchent d'être, comme par le passé, tout dévoué à votre institution, disparaissaient.

“ Je suis très-véritablement,

“ Votre très-humble serviteur,

“ † IG., EVÊQUE DE MONTRÉAL.”

Cette façon de mêler l'autorité religieuse aux choses purement de science, donne lieu, en dehors d'épouvantables abus, aux plus drôlatiques épisodes.

Un de mes amis avait fait, il y a quelques années, un petit traité de chimie agricole; il l'expédie dans les campagnes; le curé vient à passer, examine le livre; “ Comment! s'écrie-t-il, en le rejetant, il n'y a pas un mot de la Ste. Vierge dans tout cela; renvoyez vite ce livre, il ne peut que perdre les enfants.”

Mais voici un exemple plus frappant.

C'est une histoire assez récente, une expérience cruelle dont la victime, jeune hélas! vit la Parque inflexible couper les tendres fils de son existence printanière.

Tel on voit le blanc nénuphar balancé mollement sur le miroir des flots par une brise attiédie, ainsi son œil presque éteint flottait vaguement sur les profonds abîmes de l'empire de Caron, et l'ange de la mort, planant avec ses blanches ailes sur

sa couche douloureuse . . . ceci est pour dire que l'évêque de Montréal, Ignace par la grâce de Dieu, ce digne prélat qui a tant fait pour la gloire de St. Pacifique, avait décidé, après une de ces inspirations que lui envoie souvent le St. Esprit, que dans le cas d'accouchement difficile, s'il fallait sacrifier ou la mère ou l'enfant, on devait sans hésiter sacrifier la mère afin que l'enfant pût recevoir le baptême. Cette théorie, ou plutôt ce dogme, car une très-antique tradition canadienne a établi que tout ce que dit un évêque, un prêtre, un diacre, un sous-diacre, ou le moindre ecclésiastique, est parole divine, ce dogme, dis-je, créa une espèce de stupéfaction parmi les médecins qui n'étudiaient pas la thérapeutique dans les mandements.

Or, un jour, les docteurs T^{***}, P—— et C—— sont appelés dans un hospice où mourait une jeune fille, en grand travail, disait-on, mais sans que rien parût encore. "Labor omnia vincit," a dit le poète; mais celui là était un païen; il n'a donc rien à faire dans mon récit. Le docteur T—— voulait employer le système ignatien; les docteurs, P—— et C——, hésitaient, s'opposaient. Au beau milieu de la dispute, un profond soupir se fait entendre, une main tombe inanimée . . . la jeune fille venait de mourir sans l'aide des médecins, pour rendre hommage au nouveau dogme. Grande victoire pour l'église! Dieu lui-même intervenait et se manifestait clairement. Il n'y avait plus qu'à extraire l'enfant. L'opération césarienne sur un cadavre était la plus facile des choses. Pas un instant à perdre; l'enfant, dans le sein glacé de sa mère, trouverait vite un tombeau! . . . L'opération commence; mais à peine l'instrument a-t-il entr'ouvert les cloisons fatales qui emprisonnent la vie, qu'un sang noir mêlé d'un pus abondant jaillit tout-à-coup. Le flot coule, inondant le lit de mort de ses teintes violacées; les docteurs ébahis se regardent; petit à petit disparaît cette rondeur accusatrice, objet de tant de disputes, cause de tant de souffrances. Le flot cesse, et ces mêmes entrailles qui, tout-à-l'heure, semblaient contenir une existence vigoureuse, maintenant abaissées, molles, distendues, ressemblent à une joue après une fluxion.

Qu'était-ce donc? ô merveille, un abcès! un abcès énorme venait de crever dans les flancs de la morte. C'était là l'enfant qui avait hérissé d'arguments trois illustres Hippocrates, dont l'un voulait procéder avec les *canons* évangéliques, et les deux autres seulement avec le forceps. Mais comme pour témoigner de la vaine sagesse des hommes, et des crimes que peut engendrer une fausse interprétation des dogmes, la nature, se mêlant de la partie, avait soudain tranché la question.

Mais en sera-t-il toujours ainsi: et pourra-t-on chaque fois se procurer des abcès sur commande?

La pièce qui suit m'est envoyée directement de France. C'est l'explication d'une carte de géographie allégorique, copiée récemment par les élèves des religieuses du St. Sacrement de Bernay, en Normandie :

Presqu'île de la Perfection.

“ La presqu'île de la Perfection est située à l'est du continent du Monde, auquel elle est jointe par l'isthme de la charité bienfaisante. Elle est baignée au nord et à l'est par le vaste océan de l'Amour divin et au sud par la mer du *Mépris de soi-même*. On trouve le cap de la Persévérance à la pointe méridionale; au nord celui de la *sainte-Défiance*, et au nord-est celui de la *Mortification*.

“ Les principaux fleuves sont 1o. celui des Divines Consolations, qui prend sa source au pied du mont de la Générosité, arrose la cité du Bonheur, et se jette dans l'Amour divin; 2o. le fleuve de la Paix qui sort des monts de l'*abandon à la volonté de Dieu*, et se jette dans la mer du *Mépris de soi-même*.

“ L'abord de ces lieux serait inaccessible si les voyageurs, après avoir côtoyé les rochers escarpés de la Crainte, des Troubles, des Scrupules et des Retours sur soi-même, ne trouvaient enfin le golfe de la Confiance, et ne jetaient l'ancre au port de l'Amour divin. Le commerce est très florissant; on exporte dans le continent voisin le zèle du salut des âmes, la compassion, l'amour du prochain, le pardon des injures, et l'on reçoit en échange les solitudes et les croix dont les habitants savent tirer *un grand prix* ou plutôt un grand parti.

“ Le sol est très-fertile et produit toutes les vertus. Après vingt-deux ans, le parfait modèle de la douceur, saint François de Sales se rendit maître de ce pays.”

C'est ainsi qu'en France, au XIXe siècle, on instruit les jeunes filles.

Et les Ultramontains réclameront encore le monopole de l'enseignement !

Des filles que les parents ont la naïveté de leur confier pour en faire des femmes capables de remplir dignement leurs devoirs d'épouses et de mères, ils s'efforcent de faire des idiotsés !

Cela s'appelle *élever les enfants sur les genoux de l'Eglise ! ! !*

Abonnés de la *Lanterne*, mes amis ! je suis illustre, illustrior, illustrissime, absolument comme l'évêque de St. Hyacinthe, mais sans qu'il m'en coûte aussi cher.

Mardi matin, j'arrivais tout innocemment dans Québec, cette antique cité si pleine de souvenirs et si vide d'espérances.

Je foulais son sol vierge de macadam, et je cherchais ses trottoirs qui sont aussi des souvenirs. Au-dessus de ma tête

les toits couverts de mousse des maisons, se penchaient comme pour mesurer la distance qui les séparait du pavé. Les commères, installées déjà sur le devant des boutiques, arrêtaient les passants incertains et gourmandaient leur laitier. On voyait à l'horizon cahoter une calèche au milieu des rochers disposés jadis pour faire des barricades contre les Américains ; le ciel était serein ainsi que les bons habitants...

A peine venais-je de gravir l'escalier de la haute ville et de me rendre compte, par anticipation, des sentiments qu'on éprouve dans le troisième ciel, qu'un groupe de jeunes gens, débouchant dans la côte de la Montagne, fond sur moi dès qu'il m'eût aperçu, m'entoure, m'arrête, et semble vouloir m'enlever.

“ Buies, comment ? c'est toi. Buies, toi ici !! Mais tu vas te faire brûler, mon ami. Tu n'as donc pas vu la dépêche ? ”

Et l'un d'eux, tirant de sa poche le *Chronicle* de Québec, me lit cette terrible dépêche qui venait d'être expédiée de Montréal, et que je traduis pour vous, lecteurs, en attendant que vous sachiez l'anglais.

“ Une forte pression est exercée sur la *Lanterne*, journal satirique français, afin de l'étouffer le plus tôt possible. Sa lumière est trop vive pour plaire à certaines autorités ecclésiastiques qui désirent la voir supprimer. Quelques douze cents exemplaires de la *Lanterne* circulent chaque semaine parmi les canadiens-français.”

Un autre, prenant l'*Événement*, me met sous le nez cette nouvelle à sensation.

“ Les autorités ecclésiastiques demandent la suppression de la *Lanterne*.”

Jugez du choc. Je reste ébahi. Mes amis s'empressent autour de moi, me contemplent et restent suspendus à la première parole qui va sortir de ma bouche ; car il était évident que j'étais illustre, illustre sans avoir été ni brûlé ni pendu.

Quels progrès depuis cent ans ! aujourd'hui on peut être illustre en dehors de l'église, et vivre !

C'est même tout le contraire de ce que c'était au bienheureux temps des bûchers et des auto-da-fé.

Nous sommes dans une honteuse décadence. Je publie un journal abominable, on s'empresse autour de moi, on me félicite, tandis que l'évêque de St. Hyacinthe, le jour même qu'il est proclamé *illustrissime*, est obligé de quitter son siège épiscopal.

Il se sera dit sans doute : “ que sert à l'homme de gagner ses procès s'il vient à perdre son âme ? ”

Il a préféré ne pas les gagner, se sauver corps et âme à Belœil, laissant derrière lui ses nombreuses créances contre la famille

Dessaulles, et vivre dans une retraite modeste, de l'avis de son confrère, l'évêque de Montréal, qui a 40,000 dollars de revenus.

Je vis une chose dans Québec qui vaut mieux que toutes les améliorations de Montréal.

L'ancienne prison qui était au centre de la ville, est convertie en un collège. Ce collège porte le nom de collège Morrin, du nom de son bienfaiteur, le Dr. Morrin, un Anglais mort il y a quelques années en léguant huit mille dollars pour fonder une maison d'éducation.

J'ai visité dans tous ses coins et recoins ce nouveau collège éclos des cellules et des cachots. Aucun édifice, grâce aux transformations qui ont été faites, n'est plus complet, mieux distribué, plus propre à faire un collège. Il y a salles d'exercices, chambres de bains, gymnase, classes spéciales de chimie, de métallurgie, de géologie, etc., de spacieux corridors où l'air joue en liberté, des appartements qu'éclaire une lumière prodigieuse et joyeuse. Tout cela est frais et jeune; et cependant c'est avec les murs décripits d'une vieille prison, avec ses planchers chancelants, avec ses cachots humides, ses plafonds vermoulus, que tout cela a été fait.

Il m'est venu une réflexion amère. Nos prisons sont trop petites pour le nombre des détenus. Elles ne le seraient pas trop peut-être, converties en collèges, pour les élèves.

Un jour viendra sans doute où toutes les prisons seront changées en collèges. C'est lorsque l'instruction, cette grande moralisatrice, aura banni l'ignorance et la misère qui sont la cause de tous les crimes.

Il faut pour cela que l'instruction soit libre, qu'elle soit dirigée par des hommes qui veulent faire d'autres hommes, et non par une caste ambitieuse qui ne cherche qu'à faire des esclaves afin de leur commander.

Les dernières nouvelles d'Espagne annoncent que la JUNTE provisoire a saisi les propriétés des Jésuites et banni leur ordre.

Allons, pauvre Espagne! te voilà atteint du même mal qui a sauvé la France, et qui menace de sauver prochainement le Mexique.

Il n'y aura bientôt que le Canada où l'on pourra faire son salut, en payant.

Je lis dans le *Pays* :

“ Si l'on se souvient que, par suite d'un décret, le nombre des couvents existant en Espagne, avant 1837, a été diminué de moitié, il ne sera pas sans intérêt de connaître le nombre de ceux qui existaient *en mil huit cent soixante*, date du dernier recensement officiel.

“ A cette époque, il y avait 866 couvents, dans lesquels vivaient 12,990 religieuses, dont le chiffre des pensions montait à 8,990,620 réaux par an. Le nombre des chapelains, sacristains, organistes et chanteurs des dits couvents, était de 2,174, et leur budget annuel de 3,421,086 réaux.

“ Il y avait en outre 8 espèces d'ordres religieux d'hommes répartis dans 32 établissements, composés de 719 personnes.

“ Mais, depuis 1860, les communautés religieuses des deux sexes ont augmenté dans une proportion considérable, à l'abri de la protection que leur accordait le gouvernement.

“ En 1833 on comptait en Espagne 29 ordres religieux d'hommes qui possédaient 1834 maisons ou couvents. Les religieux étaient au nombre de 31,279.”

Maintenant, veut-on savoir pour quels gens on tenait ainsi l'Espagne comme embouteillée, et si bien, si fort, qu'elle a fini par éclater.

On s'entretenait, avant la révolution, dans une réunion assez nombreuse, de la conspiration qui a eu pour résultat l'exil des généraux de l'Union libérale. Le curé d'une paroisse s'écria : *si Suarez estará en eso*, donnant à entendre que le président de la république mexicaine pouvait être le promoteur de la dite conspiration.

Cette sublime ignorance ne peut être comparée qu'à celle d'un de nos curés de campagne qui, prêchant la passion le vendredi saint, se tourna dans un transport vers un crucifix surmonté du coq légendaire. “ C'est toi, s'écria-t-il, oui, c'est toi, maudit coq, qui es cause que notre Seigneur a été *pendu* à Rome, entre deux autres voleurs.”

Cette aversion légitime des coqs, jointe à d'autres motifs très-graves, faisait que ce curé était toujours contre les rouges dans les élections.